

Justice et harmonie

Une interview d'Adolfo Nicolàs s.j.

●●● **Tomasz Kot s.j.**, Varsovie

rédacteur en chef de « *Przegląd Powszechny* »

Jan Koenot s.j., Bruxelles

provincial de la Belgique flamande

La 35^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus a élu en début d'année le Père Adolfo Nicolàs, supérieur général des jésuites. Pour cet ancien provincial du Japon (1993-1999) et modérateur de la Conférence des provinciaux jésuites d'Asie de l'Est et d'Océanie (2004-2007), certains concepts spirituels asiatiques, notamment l'harmonie et l'encouragement de l'expérience personnelle, pourraient soutenir les chrétiens dans leurs chemins de foi. Extraits d'une interview réalisée après son élection.¹

T. K. et J. K. : *Depuis les années septante, la promotion de la justice et le service de la foi ont été placés au cœur de la mission de la Compagnie. La compréhension du mot « justice » a évolué. Comment cette notion a-t-elle été reçue en Asie ?*

Adolfo Nicolàs : Cela a été un grand problème, en particulier au Japon ! Le décret IV de la 32^e Congrégation générale² de la Compagnie était un document massivement européen. La justice est un concept qui s'est développé en Europe, au cours de siècles de transformation sociale et de maintes confrontations. Il relève d'un important combat interne, ce qui va à rebrousse-poil de la sensibilité japonaise.

Après la 32^e Congrégation générale, nous avons donc eu d'innombrables débats en Extrême-Orient. Les Japonais trouvaient que cet intérêt pour la justice ne correspondait pas à leur expérience spirituelle. L'engagement pour la justice résonnait mal dans leur cœur et leur spiritualité. Nous n'en fûmes peut-être pas assez conscients.

Suite à la 32^e Congrégation générale, nous avons voulu intégrer directement le concept de justice et avons forcé les choses de l'extérieur. Nous n'avons pas laissé le temps à ces nouvelles idées de surgir de l'intérieur, ce qui aurait été bien

plus enrichissant et acceptable. Dans un processus proprement ignacien, nous aurions invité les gens à découvrir la justice au cœur de leur rencontre avec le Christ.

Des intellectuels asiatiques ont alors fait remarquer que la justice en Asie n'était pas celle de l'Europe. Dans la société traditionnelle nippone (la société moderne est en train de tout changer), les valeurs de base sont l'harmonie dans les relations avec tout un chacun, et la paix dans la communauté où chacun a sa place et son rôle. Le concept de justice paraît menacer cette harmonie de base. Le confucianisme n'a d'ailleurs pas de concept de justice ; il s'agit de la justice qui découle de l'harmonie, ce qui est bien différent.

Parfois, l'harmonie nippone sous-entend une harmonie « pour éviter les crises » : « j'évite les problèmes et lorsque j'en ai

1 • Ces questions ont été préparées avec la collaboration d'Albert Longchamp s.j., provincial des jésuites de Suisse, et de Carlo Casalone s.j., vice-directeur de *Aggiornamenti Sociali*. Une première partie de l'interview a été publiée dans *choisir* n° 582, juin 2008, pp. 13-17.

2 • Au cours de cette Congrégation (1974 et 1975), la Compagnie de Jésus a défini sa mission par « le service de la foi, dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue ». Ces orientations ont été confirmées par les 33^e et 34^e Congrégations générales. (n.d.l.r.)

un, je me retire », ce qui n'est pas très propice au développement, même si c'est un réflexe bien humain et compréhensible. Si le christianisme peut aider à reconstruire l'harmonie après une crise, à rassembler les éléments et à construire une nouvelle communauté, ce sera une très bonne contribution.

Aujourd'hui, le concept de justice est mieux accepté au Japon car les gens comprennent comment et pourquoi la Bible en parle. Spécialement depuis que la 34^e Congrégation générale des jésuites l'a placé dans le contexte de la culture et du dialogue. La justice n'apparaît plus aussi menaçante mais plutôt comme une dimension de la foi.

Pensez-vous que la Compagnie de Jésus en Occident peut apprendre quelque chose de ces concepts orientaux, par exemple celui de l'harmonie, pour repenser la justice ?³

Oui, je le pense. Au Japon, les gens sont très compatissants. Tout comme le christianisme, le bouddhisme a répandu la compassion comme vertu de base. S'il y a quelque chose de clair dans le bouddhisme, c'est bien la réalité de la souffrance. Tout le monde souffre, y compris vous-même. S'ensuit le processus pour éviter la souffrance, le détachement, et pour apprendre à lui faire face, la compassion, qui est la réponse à la souffrance. C'est une formidable vertu qui provient du cœur, alors que la justice, elle, s'entend comme quelque chose de purement intellectuel.

Si l'on prend la compassion bouddhiste comme un pont, cela peut nous aider parce que nous aussi la ressentons et qu'elle est profondément chrétienne. On se rend compte alors que l'harmonie est au service de la compassion, qu'elle vise à éviter que les gens ne souffrent. L'harmonie signifie : « Tu gardes ta place, tu acceptes un certain ordre de la société et tu permets que d'autres vivent en paix et agissent selon leurs propres devoirs. »

Dans l'idée occidentale de la justice, on trouve le désir d'agir pour transformer le monde. En Orient, la compassion n'a-t-elle pas plus à faire avec l'acceptation de la réalité ?

Peut-être que dans une perspective occidentale les choses se présentent effectivement ainsi : l'idée de justice est liée à celle de changement, celui de la société d'abord car le problème est structurel et non pas individuel. D'où l'évolution des structures en premier lieu. Mais si l'on approfondit le confucianisme, on constate qu'il s'intéresse à la société selon l'axiome suivant : une société injuste ne devrait pas exister. Il y a une présupposition essentielle : son but est une société juste et harmonieuse.

Le problème - et c'est là où intervient la question des idéologies -, c'est que ces idées peuvent facilement manipuler le concept de justice. Il y a des politiciens très intelligents en Asie, mais corrompus et injustes, qui utilisent la tradition confucéenne afin d'éviter de changer les choses qui devraient vraiment l'être et pour préserver ainsi leurs intérêts. Pourtant le concept d'harmonie est ouvert en soi au changement social. Prenez les jeunes au Japon : ils ont profondément intégré leurs racines, tout en ré-exprimant ce que nous nous appe-

3 • Cf. la réflexion théologique de la **Fédération des conférences épiscopales d'Asie (FABC)**, « Les chrétiens et la recherche asiatique de l'harmonie », in *Eglises d'Asie* n° 227, septembre 1996, 7 p. (n.d.l.r.)

lons « justice » en des termes qui traduisent leurs propres désirs de société différente. Eux et nous parlons finalement le même langage.

Cependant il reste vrai qu'à moyen terme, la justice est plus « engageante à l'action » que l'harmonie. L'harmonie, finalement, c'est le *shalom* de la Bible. Ce qui sous-entend un changement total du monde, une harmonie avec les animaux et toute la création, dépassant donc la société humaine. C'est une utopie, un concept révolutionnaire parce qu'utopique.

A l'heure de la globalisation et de la complexification des problèmes, on se sent impuissant. Comment préserver la responsabilité personnelle de la justice ? La sagesse orientale peut-elle enseigner aux Européens quelque chose d'utile ?

Je ne crois pas qu'il existe une sagesse qui contienne toutes les réponses aux problèmes qui se posent. Chaque tradition, chaque sagesse est imparfaite et toujours en processus, *in fieri*. C'est pourquoi on ne peut prétendre trouver toutes les solutions en Extrême-Orient ! Seul un dialogue des civilisations, des cultures et des peuples peut produire quelque chose de plus riche que ce que nous avons présentement.

Que peut-on cependant apprendre de l'Orient ? D'abord, une humilité de base qui nous mène à reconnaître nos limites. Lorsque j'ai débarqué au Japon, j'ai remarqué que les Japonais étaient bien plus humbles que tous les Européens que j'avais rencontrés. Ils ont des convictions, ils pensent beaucoup, ils sont très réfléchis, mais ils parlent avec humilité et savent qu'un être humain est un mystère. Ils se rendent compte qu'ils ignorent beaucoup à propos d'eux-

mêmes et des autres et ils sont toujours surpris que l'on parle de Dieu avec assurance.

On rencontre aussi cette humilité d'expression chez les moines bouddhistes : « On sait vraiment très peu de choses. Quand on en vient au mystère, on n'en sait pas grand-chose. On cherche, on reste dynamique dans cette recherche, on apprend sans cesse. » Cette attitude contraste avec l'assurance presque agressive avec laquelle nombre de nos missionnaires prêchent « la vérité ».

Autre chose m'a interpellé ainsi que certains de mes compagnons jésuites en Orient : la résistance des Japonais à l'encontre des personnages messianiques. Nous avons une tradition messianique en Occident ; nous sommes en recherche de quelqu'un tel le Christ, qui vient et apporte des réponses, des nouvelles perspectives qui, finalement, signifient le Salut. Les Japonais détestent cela viscéralement : voir quelqu'un proclamer qu'il possède tout diminue sensiblement sa crédibilité.

Troisièmement : un Japonais fera de son mieux pour ne jamais rompre l'unité de la communauté, même s'il a raison. Il se dira : « Je dois servir la communauté car ensemble, nous sommes quelqu'un, seul, je ne suis rien. » C'est une culture communautaire. Ainsi on y trouve ces aphorismes : « On enfoncera le clou qui dépasse un peu » ou « Laisse le plus gros poisson t'avalier. » Nous, nous nous battons contre le gros poisson, et eux conseillent de se laisser avaler par lui ! Pourquoi ? Parce que dans le gros poisson, il y a la communauté tout entière qui les ceint et ils s'y trouvent pour l'aider. Cette communauté peut être la nation ou le corps de métier où l'on travaille.

Cependant, même au Japon, on perd aujourd'hui le sens de la communauté. Les gens deviennent égoïstes, ce qui engendre la désorientation : problèmes entre générations, criminalité au sein des familles, suicides des enfants, etc. Certains évêques japonais relèvent qu'il s'agit des marques d'une société malade. La raison de cette maladie ? La perte de la cohésion sociale parce que l'union, disons, religieuse a été perdue. Pour nous jésuites, ce respect de la communauté est également une valeur importante. Cela m'a personnellement aidé à recouvrer la relation à l'Eglise de manière paisible. Même si on a raison, briser la communauté cause à long terme d'irréversibles dommages. Rappelons-nous en !

Finalement, la quatrième chose que j'ai apprise en Orient, c'est de ne pas articuler les idées de façon rigide et dogmatique. Dire à des auditeurs : « Ceci est la vérité et si vous ne la comprenez pas, je suis prêt à vous donner un séminaire pour que vous la compreniez mieux », ne passe pas. Il faut présenter les choses de telle sorte qu'elles puissent aider les gens à grandir. Cela demande une capacité de changement et de mouvement, ainsi que de ne pas rendre absolue sa propre compréhension limitée des choses.

Vous parlez d'unité et de communion. Il y a de plus en plus de diversités dans la Compagnie et dans l'Eglise. Comment préserver la communion ?

Restons en contact et continuons à communiquer ! Regardez les jeunes. Ils ont un sens de l'événement : ils voyagent, ils contactent d'autres jeunes en ouvrant des blogs et en envoyant des e-mails. Si vous perdez le contact, vous perdez également l'expérience. Prenez

une personne qui se rend, avec ses inévitables préjugés, dans un pays en voie de développement et change de point de vue. Si une fois rentrée chez elle, elle ne cultive pas ce nouveau regard, elle retombera dans ses clichés.

L'expérience est un terme bien ambigu. En trois ans, certains peuvent avoir une très riche expérience, alors que d'autres, en trente ans, ne connaissent qu'une seule expérience répétée vingt-neuf fois ! L'expérience dépend de l'habilité à percevoir les choses sous différentes dimensions et à y réfléchir.

Ce que l'Eglise a souvent offert, ce sont des pratiques, des rituels. Nous avons finalement consacré peu de temps à l'Esprit qui souffle la vie dans ces pratiques. Il en résulte de nombreux désenchantés du christianisme et de l'Eglise.

Mont Hiei, rencontre interreligieuse (2001)



En Asie, le bouddhisme pour sa part reste très présent. Pourquoi ? Parce qu'au cœur du bouddhisme et de son « travail pastoral », il y a l'idée de l'expérience. Le bouddhisme n'est pas un ensemble de doctrines, on y pratique un minimum d'obligations religieuses ; il s'agit plutôt d'aider les intéressés à se diriger vers une forme de méditation, de détachement, de paix intérieure.

Avoir une source d'expérience, une direction dans l'expérience est, je crois, ce qui amène la consolation et rend possible la fidélité. Autrement, celle-ci devient un choix trivial : faire ce que nous avons toujours fait. Pour au bout du compte rejeter ce qui est pesant afin d'alléger le tout !

Or il y a quelque chose que nous ne pouvons pas jeter au loin, quelque chose qu'Ignace jugeait très important, en lien avec la vérité de l'expérience universelle du catholicisme, même s'il le mentionnait en termes d'expérience, de processus de sa propre vie. La seule manière de savoir qui nous sommes, c'est de regarder à l'intérieur de nous en utilisant l'expérience de l'Eglise. On devrait proposer des processus à vivre plutôt que des systèmes d'idées à apprendre.

Le pape insiste sur la fidélité à la doctrine catholique, sur l'expression correcte de la foi chrétienne. N'y a-t-il pas une tension entre l'enseignement doctrinal et l'expérience religieuse dont vous venez de parler, où on s'engage dans un processus de transformation et d'approfondissement des choses ?

Oui, il y a une tension véritable entre les deux. Et c'est exactement là où le défi se pose pour les jésuites : présenter sans rigidité ce dont parle le pape, mais ensuite expliquer aux gens qu'il s'agit là d'un long processus.

Le pape veut garder vivant ce qui maintient la tradition de l'Eglise et qui a traversé les siècles et des milliers d'expériences, que dis-je, des millions ! Mais si vous voulez comprendre ce qu'il dit, il faut commencer par le début et suivre le processus de développement. Si l'on commence par la conclusion, par la doctrine, on risque de n'aller nulle part. Or on le fait bien souvent, en s'en tenant aux catéchismes difficiles à digérer et qui n'ont pas la texture de toutes les expériences individuelles des membres de la communauté des croyants.

Nous, les jésuites, devons aider le pape en rendant ce qu'il dit compréhensible pour tous : il nous faut construire des ponts pour que les gens suivent le processus. Qu'ils ne se fixent pas sur les conclusions, mais voient qu'elles corroborent la base de leur propre expérience.

Le credo est la formulation qui résume nos expériences. Il n'ôte pas l'utilité de toutes nos expériences, ni ne les annihile. Au contraire. C'est comme une flèche qui indique où commencer. Les Chinois ou les Indiens - on ne sait pas très bien qui est l'auteur originel de cette maxime - disent : « Le sage pointe son doigt sur la lune mais le fou regarde le doigt. » Si le pape dit « Regarde la lune », on ne devrait pas regarder son doigt ! On devrait continuer à contempler la lune.

Les doctrines nous aident à faire l'expérience de Dieu ou du moins à comprendre nos expériences de Dieu, mais elles ne sont pas les expériences de Dieu.

T. K. et J. K.

(traduction Th. Schelling)